

OUMAR

par Jo Witek et Juliette Mas

Une chambre tranquille pour voir l'avenir



Oumar, 18 ans, Pézenas, septembre 2021

Oumar, 17 ans, est né à Kankan, deuxième ville de la République de Guinée, le 25 novembre 2003. Il a quitté son pays à 14 ans et après des kilomètres de route, la traversée terrifiante de la Méditerranée, cinq mois de centre pour mineurs en Italie, il est arrivé en France le 11 mai 2019 avec pour seuls bagages un petit sac à dos et son extrait de naissance. Depuis, il vit ici dans l'Hérault et ne veut plus vivre ailleurs. Il vient d'entamer en CFA son deuxième CAP. Il parle le malinké, le soussou, le français et un peu d'italien.



Le 8 septembre 2021, 19 heures. Oumar nous attend en short, tee-shirt bleu et tongs sportives dans l'une des plus belles rues du centre historique de Pézenas. Nous sommes en septembre, les touristes sont moins nombreux et les Piscénois comme lui aiment à flâner en tenue d'été dans leur jolie ville, au patrimoine admirablement préservé comme en témoigne la porte avec heurtoir de l'immeuble en pierres où réside Oumar. Il nous avoue avoir un peu halluciné d'atterrir dans tel endroit, « je n'ai jamais habité dans un immeuble comme ça, j'avais un peu peur au début, c'est grand! ». Nous le suivons au premier étage et débouchons sur un agréable appartement. Une grande pièce à vivre haut de plafond qu'il partage avec deux colocs, un Guinéen et un Malien qu'il appelle ses collègues. La cohabitation se passe très bien. Le linge sèche sur l'étendoir, la cuisine est rangée, l'appartement entretenu, cela fait partie du règlement intérieur. Les jeunes accueillis doivent faire le ménage, les courses, leur cuisine. Pour Oumar, ça ne pose pas de problème, il aime l'ordre et tous cuisinent chacun à leur tour ou parfois mangent seuls suivant leurs envies. Souriant, il nous propose de le suivre au bout du couloir et nous invite dans sa chambre.

C'est petit.

Sobre.

Un lit, un bureau, une table de nuit, une armoire.

Tout est blanc comme les murs, rien de très personnel en décoration à part deux photos encadrées et un drapeau du Montpellier Hérault sport club. Oumar nous avoue que tout était agencé comme ça à son arrivée, il n'a touché à rien. Il règne pourtant une atmosphère paisible dans ce petit bout de chez



lui qu'il a choisi pour le calme justement. La fenêtre en bois donne sur une courette où les voisins du dessous entretiennent un petit jardin avec lampions. C'est coquet, on entend les oiseaux à cette heure de fin de journée. Oumar va nous chercher des chaises. Il s'assoit face à nous le dos bien droit, les pieds vissés au sol. Son allure sportive et tonique tranche avec l'incroyable douceur de sa voix et de son sourire. On le sent prêt, un peu impressionné, mais disponible même après sa journée de travail. Il est en apprentissage de carreleur à

Béziers. 19 heures sonnent aux cloches de la collégiale Saint-Jean, l'une des rares églises françaises où sur la façade est inscrit : *Liberté, égalité, fraternité*. L'entretien peut commencer. D'abord timide, sans doute prudente, la parole d'Oumar va se libérer et au fil des entretiens nous allons découvrir un jeune homme passionnant, qui veut désormais écrire son histoire ici à Pézenas.

« J'aime bien ici, c'est là que j'ai commencé l'école, c'est là que j'ai commencé ma bonne vie normale. »

UNE CHAMBRE AU CALME POUR VOIR L'AVENIR

Une bonne vie normale. On ne mesure pas ce que cela signifie quand on n'a pas bataillé pour l'obtenir. On s'en plaint même souvent de cette vie banale tant on la voudrait exceptionnelle. On ne peut même pas imaginer qu'un gamin de 14 ans ait parcouru des milliers de kilomètres et risqué sa peau en Méditerranée pour avoir la possibilité de faire des études, des devoirs, d'avoir des loisirs, un toit protégé, de faire son ménage, sa lessive, de se balader le dimanche bien sapé avec les copains, d'écouter de la musique sur son lit ou d'allumer la télé quand « il y a du ballon ou Macron qui va parler ». Oumar du haut de ses 17 ans avec sa voix douce et ses yeux pétillants va en toute simplicité et en français nous le rappeler. Depuis deux ans, il a été pris en charge par l'association SAAM/ANRAS de Pézenas. Sous la protection de l'ASE (l'aide sociale à l'enfance), il vit dans cette chambre, respecte le règlement intérieur accroché à son mur et ne cesse de répéter que ça se passe bien pour lui. « On peut sortir le mercredi jusqu'à 23 heures et le week-end jusqu'à minuit », nous confie-t-il. Les jeunes mineurs sont ici logés dans des appartements en centre-ville par groupe de deux, de trois ou de quatre, entourés par les éducateurs de l'association et leurs bénévoles comme Luc et Fanny, qu'il peut appeler dès qu'il a besoin d'aide. Il avance bien. On sent qu'il n'y a rien de plus important pour lui que de progresser, c'est-à-dire faire des études, apprendre la langue et s'ouvrir aux autres. Oumar parle le malinké (langue largement parlée en Afrique de l'Ouest), le soussou (l'une des trois langues majeures de la Guinée avec le malinké et le pulaar) et « un peu le français », s'excuse-t-il



humblement alors qu'il s'exprime très bien. Son arrivée en France date du 11 mai 2019, pas prêt de l'oublier. C'était après cinq mois passés en Italie dans les centres pour mineurs isolés où pour lui ça ne s'était pas bien terminé. Oumar nous raconte cet épisode avec franchise, le regard triste, encore choqué par le comportement de l'éducateur italien.

« Un jour, je prends un gobelet d'eau pour la nuit, moi je bois beaucoup d'eau, je le remplis, je le monte dans ma chambre et le matin, il me dit, pourquoi tu l'as amené ici? Il me dit que je n'ai pas le droit de faire ça. Il me dit : "Si tu veux boire, va aux toilettes !" Je lui réponds : "Monsieur, à tes enfants, est-ce que tu leur dirais d'aller aux toilettes pour boire de l'eau la nuit?" Il a dit que je lui manquais de respect et il m'a donné une gifle... ça m'a énervé, j'ai pris mon sac et je suis parti. »

Oumar a 16 ans, il se retrouve de nouveau à la rue, seul, rencontre un homme qui lui paye le voyage, passe la frontière française et prend un train direction l'Espagne. Dans le TGV, il se fait contrôler. Sans titre de transport ni papier, l'agent lui demande de descendre à la prochaine. Ça sera Montpellier. Il est 23 heures passées, il s'installe sur un banc pour dormir, mais un vigile le réveille et lui explique qu'il ne peut pas rester. Les gares ferment aujourd'hui, comme les jardins publics, nulle part pour se reposer. Le vigile le sait et découvrant que le garçon est seul, isolé et mineur, il appelle la police pour une prise en charge. Oumar se retrouve au poste, montre son extrait de naissance qu'il a toujours sur lui, explique son chemin, le pourquoi, le comment et après deux heures d'interrogatoire, il se retrouve au milieu de la nuit dans un hôtel social. Le lendemain, il est confié aux services d'accueil des mineurs du département. Il restera trois mois en ville où il rencontre d'autres jeunes, dont Sékou, son ami guinéen qu'il voit le week-end désormais. À Montpellier, il prend des cours de FLE avant d'être confié à l'équipe de Pézenas. Là, loin du grondement de la grande ville, écouté et entouré par ses éducateurs Éric, Delphy, Natacha, il a enfin la sensation d'être arrivé quelque part.

« Je suis content d'être avec les éducateurs, ils sont gentils et cools avec nous. Je n'ai eu aucun problème ici, tout se passe bien. C'est ici que j'ai commencé à me sentir bien, tranquille. Ici, ça compte vraiment pour moi. »

Arrivé le premier dans l'appartement, il peut choisir sa chambre. « Quand on est dans l'appartement, on m'a dit qu'il y avait trois chambres une pour chacun, et j'ai choisi celle-ci... parce qu'elle est trop cool... j'ai tout vérifié, tout regardé, mais c'est celle-ci qui me plaisait, j'ai vu qu'elle était propre, nickel. » C'est là, en sécurité dans cette chambre aux murs blancs et meublée qu'il peut enfin s'autoriser à retrouver ses goûts, ses envies, ses idées et commencer à imaginer l'avenir. De son passé, il ne lui reste rien. « Je suis parti juste avec un petit sac, nous raconte-t-il, et les vêtements dedans ont moisie. » Les silences sont nombreux, nous les respectons sans jamais l'interroger sur le pourquoi ni le comment du voyage qu'il a dû déjà tant de fois raconter aux services administratifs comme à la police. Nous évoquons sa passion du foot, de son joueur préféré, Messi, et

le bonheur qu'il a eu d'aller avec ses éducateurs et les autres jeunes voir le match PSG/Montpellier au stade de la Mosson. Il pratique d'ailleurs le foot assidûment deux fois par semaine au stade de Pézenas, son endroit préféré, parce que nous dit-il, « il n'y a pas beaucoup d'endroits pour rencontrer d'autres jeunes, sauf au stade ». C'est un peu ce que nous dirons la plupart des ados rencontrés par l'association. Pas si simple de se mélanger, pas évident de supporter certains regards ou réflexions quand on est déraciné.

C'est difficile de rencontrer les gens ou d'être ami, c'est un peu difficile parce qu'ils ne nous aiment pas, même à l'école beaucoup ne nous aiment pas.

Regards de travers, peur de la différence, méchanceté et racisme ordinaire d'un côté ; timidité et barrage de la langue de l'autre. C'est pour cette raison qu'Oumar s'accroche à l'école et à sa formation. Pour cette raison aussi qu'il s'est inscrit dans notre projet. Oumar veut parler, échanger, il est curieux et il souhaite trouver sa place dignement ici et se faire accepter avec sa culture, son passé, son point de vue. D'ailleurs à la fin de l'entretien, il se met à parler du pays, des différences culturelles entre la France et la Guinée dont il est parfaitement conscient. Même s'il est un étudiant d'Occitanie comme les autres qui écoute sa musique sur l'ordi rouge offert par la région, il sait que cette chambre n'est ni celle d'une famille rassurante, ni définitivement à lui. Il est encore en transit, aidé par le gouvernement français parce qu'il est arrivé mineur, mais il sait que son avenir il doit le construire avec sa propre volonté et cela exige une énergie titanesque. Pour se détendre, il écoute Maître Gims et Oumou Sangaré, une artiste malienne, femme engagée qui s'insurge contre la polygamie. Il est entre deux cultures, entre deux vies et s'il ne décore pas sa chambre plus que ça, c'est parce qu'il sait qu'il va encore déménager.

Non, j'ai pas beaucoup de choses dans la maison comme ça... J'aime bien... mais peut-être après quand j'aurai mon propre appartement. Je pourrais mettre beaucoup de choses : des photos de joueurs, des équipes de foot et des fleurs... Là je vais déménager à Béziers parce que mon patron (il est en alternance) vient me chercher tout le temps et il dit que c'est chiant (20 minutes en voiture) et qu'on ne peut pas continuer deux ans comme ça, et comme je n'ai pas encore le permis, il faut que je déménage à Béziers.

Avant le second entretien, je me dis, tiens, si je trouvais une jolie fleur en pot pour Oumar. Après tout, pourquoi attendre encore, il a bien le droit à une fleur pour embellir sa chambre, ce n'est pas grand-chose une fleur. Alors je lui en offre une un soir juste avant son entraînement de sport, je suis même un peu gênée de l'encombrer avec ça avant le foot, je m'en excuse, le moment est mal choisi, lui dis-je, quand soudain le visage d'Oumar s'éclaire. « Je suis content, répète-t-il, si content. » C'est fou ce que m'offre Oumar à cet instant, mille fois plus que ce que je viens de lui donner. Ce n'est pas de la gratitude, ni de la politesse, mais la joie éclatante de l'enfance. Une petite fleur, c'est rien, c'est tout, c'est toutes ces belles choses qu'on ne voit plus, toutes ces petites attentions qu'on oublie, et peut-être pour un jeune qui a tant enduré, une légèreté de l'être enfin retrouvée. C'est ce que me dit Oumar dans son sourire, le plaisir d'avoir droit à ce qui n'est pas essentiel. Et pourtant vital.



OUMAR AIME

Apprendre à l'école, sur Internet, dans les bouquins, auprès des adultes, partout et tout.

Le foot, le Barça, Messi.

Se balader en ville librement.

Écouter, allongé sur son lit, les artistes maliennes Oumou Sangaré, Aya Nakamura et aussi Maître Gims.

Prier tous les jours en direction de La Mecque sur le beau tapis bleu qu'il s'est acheté. Le soir, il dit les prières qu'il n'a pas pu faire dans la journée. Il va à la mosquée de Pézenas dès qu'il peut.

Aller à la plage avec Délphy, son éducatrice. Il a appris à nager dans la rivière Bafing, dit la Rivière noire.

Cuisiner des plats africains avec de la sauce, de la pâte d'arachide, des feuilles de patates ou de manioc, il trouve tout ça à Montpellier dans une épicerie africaine, mais c'est cher. Sinon il aime les pâtes, les gratins et le fromage français !



UN MANUEL DE GRAMMAIRE COMME LIVRE DE CHEVET

Oumar a découvert l'école en France. Il a appris à lire ici et en français parce que le malinké et le soussou, ce sont des langues qu'il n'écrit pas. ***Ici on peut étudier tranquille, franchement l'école ici ça fait plaisir ! Moi je me suis arrêté à 14 ans quand mon père est mort.*** Oumar n'a pas connu sa mère, il avait huit mois lorsqu'elle est morte et il a été élevé par sa grand-mère paternelle, Fatoumata, et son mari, Ousman, aujourd'hui décédés et dont il a accroché le portrait photographique dans sa chambre. Une photo postée par un de ses oncles. Il sait qu'il doit beaucoup à sa mamie et que contrairement à pas mal de garçons livrés jeunes à eux-mêmes, elle lui a transmis une bonne éducation. « Je félicite mes grands-parents, parce que ma grand-mère m'a beaucoup aimé, elle ne me laissait pas faire n'importe quoi, même pour aller au foot, elle me frappait ! Je ne l'écoutais pas, j'y allais quand même, précise-t-il avec malice. Elle pensait que j'allais me blesser, me casser les pieds, les bras... Elle me disait d'étudier, de ne pas sortir jusqu'à 23 heures, je devais tout le temps être rentré à 22 heures à la maison sinon... » En juin 2021, Oumar a décroché son CAP en plomberie-installateur thermique avec une moyenne générale de treize. Il en est fier et heureux. Il voulait poursuivre en bac pro, mais il n'a pas trouvé de patron pour l'apprentissage. ***J'ai contacté plusieurs patrons pour l'apprentissage, au moins 80 entreprises et toutes m'ont répondu négativement***, se souvient-il, *alors j'ai décidé de changer de métier. En août j'ai trouvé un patron dans le carrelage pour un stage, du coup j'ai commencé cette année un autre CAP.*

Sur son petit bureau sont empilés tous les classeurs des cours des années précédentes. Il aime les avoir là, à portée de main pour se souvenir du chemin parcouru et envisager l'avenir dans un métier qu'il aime.

« Ces deux ans d'études de CAP, je vais les garder. Je les regarde de temps en temps... J'ai appris beaucoup, je ne parlais pas le français avant. J'aime bien la plomberie. Je n'ai pas trouvé de patron, mais je vais y revenir. Je vais voir si je peux faire un BEP ou un bac pro en apprentissage plomberie.

– Tu vas faire des études longues alors ? »

La question le fait rire. « Ouais, dit-il, je vais m'arrêter au bac pro ou au BTS ! Ici en France, les études, ça ne finit jamais ! »



Oumar adore apprendre et pour tenir le coup, il s'est organisé un agenda de ministre pour y inclure le travail, les cours, le foot, les loisirs, la pratique de sa religion et du français. Il se lève à l'aube, fait sa prière sur son beau tapis bleu, se sert un petit café, se recouche pour potasser au lit son manuel et ses exercices de grammaire avant de partir au travail ou en cours. « C'est un peu dur », nous avoue-t-il pudiquement en riant. Il est plein d'entrain, d'énergie, d'envies et il s'accroche à sa grammaire qu'il travaille seul maintenant ou avec les bénévoles pour poursuivre ses études. Il a soif de culture, de savoir et nous fait remarquer qu'ici on apprend beaucoup de choses, même au-delà de l'école. Il y a des livres partout, des ordis, des connexions WiFi, une vie riche qui n'a rien à voir avec celle qu'il a connue au pays.

« Il y a des écoles en Guinée, mais l'école est dure, c'est cher et il y a plein de familles qui n'ont pas les moyens de financer les études de leurs enfants. Il y a plein de jeunes qui s'arrêtent, il y a aussi pas mal de parents qui ne s'occupent pas d'eux. Ici l'école est gratuite et pour tous, une trop bonne chose ! C'est très intéressant, moi la première chose, je remercie la France pour l'école. »

Je lui demande s'il pense retourner au pays pour faire changer les choses un jour avec ce qu'il aura appris ? Oumar ne l'imagine pas, sauf pour d'éventuelles vacances, il nous confie qu'il n'a plus vraiment de famille ni de maison et que la vie est difficile là-bas...

Un silence s'ensuit.



LE PORTRAIT DE FATIMA, LE SOUVENIR DE FANTA

Dans la vie d'Oumar, les femmes de sa famille ont joué un rôle majeur. Fatoumata, sa grand-mère, l'a élevé, Fadima sa demi-sœur de 13 ans lui donne envie de réussir. Il veut l'épater, lui apprendre quantité de choses quand il la reverra. Quant à la troisième, Fanta, sa grande sœur « même père, même mère », nous précise-t-il, c'est avec elle qu'il est parti. Il lui



doit cet avenir ici qui se dessine sans elle en attendant que peut-être un jour il ait de ses nouvelles. Ce récit de la route âpre, douloureux, forcément violent avec Fanta, il nous le contera à la fin de nos entretiens calmement avec pudeur et dignité comme pour nous dire, voilà, maintenant vous savez vraiment qui je suis. En attendant, c'est devant le portrait de sa sœur Fadima que nous arrêtons. La photo est de cet été, elle lui manque, il lui téléphone parfois, quelqu'un lui passe le combiné, parce qu'elle n'a pas de portable. L'occasion de reparler des nouvelles technologies en Guinée, mais aussi des différences entre filles et garçons.

- Comment ça se passait chez toi, Internet et la téléphonie ?
- Ça fonctionne bien, mais les connexions sont très chères.
- Il y a le WiFi où tu habitais ?
- Non, que dans les bureaux ou chez les riches. C'est cher.
- Pour les recherches sur Internet alors comment on fait ?
- Il y a des endroits où avec deux ou trois euros pour un jour, tu peux te connecter. Ça fonctionne comme ça.

– Tu écoutais moins de musique en ligne alors ?

– Si j’écoutais de la musique quand même, des fois j’achetais une connexion pour télécharger quelques musiques dans mon téléphone.

Nous revenons à Fadima qui n’a pas de téléphone. Les filles en seraient-elles privées ?

– Non. C’est égal, mais chez nous des fois les parents n’acceptent pas que les filles utilisent un téléphone, parce que chez nous, les jeunes filles qui ont un téléphone pourraient en profiter pour parler aux mecs et tout ça. Pour les filles, c’est interdit ça.

– Elles ont moins de liberté ?

– Exactement, parce que chez nous, il est interdit de faire l’amour avant le mariage.

– Ils pensent à ça les parents ? Un téléphone égal faire l’amour ?

Ma question le fait rire.

– Non... mais ils pensent à ça... Tu commences à avoir une relation avec le téléphone comme ça, ça commence avec le texto et la relation vient petit à petit et après... Il y a beaucoup de parents qui quand même acceptent que les filles de 15-16 ans aient un téléphone.

– Les garçons n’ont pas de problèmes, alors, ils peuvent coucher avec des filles ?

– Non... mais les garçons peuvent sortir du soir au matin, il y a aucun contrôle pour eux, aucun problème, mais les filles rien que pour aller au marché et revenir, les heures sont comptées. Par exemple, on te dit d’aller au marché, à Carrefour à 30 minutes de chez toi, si tu prends plus de temps, les parents vont te dire : « t’étais où ? »

– Tu trouves ça normal ? Tu en penses quoi ?

– Les filles, c’est plus difficile pour elles, parce qu’il y a des hommes qui les mettent enceintes et ne se marient pas avec elles. Chez nous, une fille qui a un enfant hors du mariage, c’est difficile après de se marier.

– Mais les garçons dans la religion musulmane normalement ne doivent pas non plus faire l’amour avant le mariage, non ? je lui fais remarquer.

– Oui, normalement, me répond-il avec malice et sous-entendu.

– On est d’accord ? je lui demande pour vérifier.

– Oui ! en convient-il en riant.

Comme pas mal de musulmans et musulmanes que j’ai croisés et comme c’est le cas dans la plupart des religions monothéistes, Oumar sait que cette histoire de virginité partagée avant le mariage ne concerne en réalité que les filles. Je ne m’attendais pas en rencontrant Oumar à aborder avec lui des sujets si délicats. Ce jeune homme est surprenant, son esprit vif, ouvert, et s’il ne renie pas sa culture ni sa religion, on sent toujours chez lui l’envie de progrès, le besoin de confronter les points de vue, de se nourrir d’autres cultures. Il nous précise encore qu’en Guinée les filles se marient plus jeunes que les garçons, vers 16-17 ans ; j’en profite pour évoquer le mariage forcé, sujet de mon dernier roman. Il semble très intéressé par mon histoire, je ne sais pas encore que, de façon indirecte, c’est exactement ce qui sera la cause de son départ. En attendant, nous poursuivons la conversation, cette fois autour des mariages arrangés, et Oumar nous indique que c’est ce qui se pratique traditionnellement chez lui, mais que les jeunes se débrouillent comme ils le peuvent pour y échapper. Il nous explique que les filles ont désormais accès à la contraception, plutôt sous forme d’implant sous-cutané, plus discret que la pilule pour cacher une relation, mais aussi que l’avortement fait beaucoup de dégâts. Il n’est autorisé en Guinée que pour raison de santé, alors les filles comme chez nous en France avant la loi Veil de 1975 mettent leur vie en danger en avortant dans des conditions sanitaires déplorables. Oumar qui est en Europe depuis quatre ans et deux en France a eu le temps d’observer et de constater :

« Ce n’est pas pareil du tout, les filles ici sont en liberté, elles font ce qu’elles veulent, chez nous non. Les filles sont tout le temps gardées. »

Je lui rappelle que l’égalité n’est pas acquise ici non plus, qu’il reste du chemin à parcourir sur toute la planète pour obtenir l’égalité. Il en convient.

UNE VALISE GRISE À ROULETTES POUR UN JOUR COMME LES AUTRES VOYAGER

On observe de nouveau la chambre pour repartir du décor, des objets, de détails, Oumar trouve qu'il n'y a pas grand-chose de très joli dans sa chambre. La déco ce sera pour plus tard, quand il aura son chez lui, son appart, sa vie et ses diplômes en main. En attendant, il nous ouvre les portes de sa penderie pour nous montrer ses vêtements impeccablement rangés sur cintres. Ses chaussures sont alignées, je repère des mocassins en peau très chics. Le look est important, il trouve les gens ici tous bien habillés et il aime ça. C'est en France qu'il a appris à utiliser une machine à laver, parce qu'au pays ce sont les filles qui font la lessive et à la main. Il sait aussi repasser, mais il préfère étendre ses chemises sur cintres, pour l'éviter. Il a appris beaucoup de choses ici et il pense qu'ainsi plus tard il pourra aider sa femme dans la vie de couple partagée. Et la petite valise neuve à roulettes devant son bureau alors ? je lui demande. À quoi elle sert-elle ? ***A prendre soin de mes nouveaux vêtements quand je voyagerai***, nous répond-il. Je repense aux habits moisis dans son sac à dos de départ. Il a choisi une valise étanche et robuste. Ce n'est pas hasardeux. Un jour, nous dit-il, il mettra deux trois pantalons dedans, et il s'en ira aux Pays-Bas, à Paris ou à Barcelone pour voir un match du Barça. Un jour, c'est sûr, il voyagera avec un aller et retour en poche, un vacancier comme les autres, libre de circuler. Étonnement l'idée de rester coincé quatre heures dans un TGV l'angoisse, je m'en étonne de la part d'un garçon qui a traversé tant de pays.

L'occasion pour lui de refaire marche arrière. Il en a envie. C'est important de raconter. Parce qu'il y a Fanta derrière lui et puis les autres, les morts et les vivants, toute son enfance et qu'Oumar même s'il avance ne veut rien cacher, rien oublier. Cela fait désormais partie de lui. Il m'explique alors qu'en quittant la Guinée, il a voyagé lentement, deux-trois heures par jour pas plus. Avec Fanta, sa grande sœur, il passait des semaines sur place d'un endroit à l'autre. Au début, il ne s'agissait pas d'aller si loin. Au début, c'est juste que Fanta et Oumar ne pouvaient plus rester. Depuis la mort de leur grand-mère, ils vivaient avec Mamarade, la seconde épouse de leur père, la maman de Fadima, qui un jour a voulu marier Fanta de force à son frère, un homme plus âgé qui vivait à Conakry.

Il vient la voir, veut l’emmener, elle refuse. Fanta désire être couturière, elle ne l’aime pas et elle a du caractère, alors quand Mamarade pour se venger refuse de les nourrir, Fanta prend la décision de partir. Et c’est calmement, d’une voix douce, sans colère ni rancœur qu’Oumar va nous raconter ce qu’avec sa sœur, il a traversé : *c’est Fanta qui nous a guidés. On est partis dans un village à la frontière entre la Guinée et le Mali. Ma sœur voulait faire du ménage dans cet hôtel où il y avait de la prostitution. La patronne nous a accueillis trois jours, mais après elle voulait que ma sœur se prostitue, il n’y avait pas d’autre travail, alors on est partis. Il faisait nuit, on était dans la rue comme ça, à la frontière entre la Guinée et le Mali, un homme nous a trouvés à la gare, on lui a expliqué notre cas, il nous dit de venir chez lui au Mali à une trentaine de kilomètres, on l’a suivi. Lui aussi avait des yeux sur ma grande sœur. Il voulait coucher avec elle. Elle avait 19 ans... Elle n’a pas accepté. On avait un téléphone, Fanta l’a vendu pour partir en Libye. Ça a payé le transport. En Libye, on nous a séparés, car là-bas ils séparent les filles des garçons. C’était fin 2017. Depuis ce jour, je n’ai plus de nouvelles d’elle. J’ai demandé à la Croix-Rouge de faire des recherches à Toulouse. Je n’ai plus de nouvelles et elle non plus... Jusqu’à présent, je ne sais pas si Fanta vit ou si elle ne vit plus.*

Après un silence, Oumar poursuit. En Libye, il se retrouve dans un camp plein de jeunes de son âge, ils sont obligés de travailler. Il remarque un homme plus âgé malade, personne ne s’en occupe, on le force à travailler. Oumar ne s’arrête pas sur les conditions sanitaires déplorables ni sur la violence des camps libyens, il ne parle pas de lui, mais de cet homme qui va mourir au milieu d’eux comme un chien et déclencher l’indignation générale. Les jeunes pleurent, crient, s’insurgent, alors les geôliers emportent le cadavre et précipitent le départ du groupe. « Le même jour, ils nous ont fait sortir, ils nous ont conduits au bord de l’eau et nous ont mis dans le bateau pour l’Italie. » Ils sont une centaine d’hommes à traverser la méditerranée. Je lui demande s’il a eu peur. *Trop peur, dit-il. Trop peur, répète-t-il. Je pensais même pas que je vivrais... Encore quand j’y pense aujourd’hui, ça me rend triste... mais tout le monde s’en est sorti dans notre groupe.*

Ensuite ce sera l’Italie puis la France. Il n’a pas de photo de Fanta.



Oumar est parti pour que sa sœur échappe au mariage forcé. Il ressemble à ce héros de fiction que j'avais imaginé, un garçon d'aujourd'hui qui parce qu'il a vu la violence des hommes réclame une terre de paix, un monde équitable dans lequel filles et garçons auraient tous accès à une vie normale avec des droits, des devoirs, un toit, une dignité, du calme et des fleurs dans la maison. Grâce aux garçons comme Oumar et à tous ceux et celles qui ont le courage de venir de si loin nous le rappeler, je reprends espoir. Je me dis que ce serait possible si nous savions au lieu de fermer nos frontières leur ouvrir nos bras et les accueillir comme nos propres enfants. Parce que ce sont des gamins, ces garçons qui marchent seuls, des gosses privés de tout et qu'on y est forcément pour quelque chose.

Juste avant notre entretien, le président guinéen Alpha Condé s'est fait renverser par ce que les médias ici ont nommé un coup d'État, mais que tous les Guinéens que j'ai rencontrés et d'après eux la plupart des jeunes du pays ont appelé une libération. Si Oumar ne tient pas à parler politique en général parce que, constate-t-il avec sagesse, les gens finissent toujours par s'engueuler, surtout dans son pays où il y a tant de cultures et de langues diverses, il a pourtant un avis très tranché sur la mauvaise gestion de son pays.

« Chacun travaille pour soi pas pour l'État. Les présidents ou ministres font de l'argent public leur argent personnel, pour leur famille, mais le reste des gens, ils s'en battent les couilles... Les enfants de tous les ministres et présidents d'Afrique étudient ici tranquillement, ils ne sont pas au pays. Je pense que c'est bien le départ de Condé, il ne foutait rien, le pays c'est trop dur, ça devient très difficile, les jeunes n'ont pas de travail, les ministres ne laissent pas la place aux jeunes, ils volent l'argent de la population et font ce qu'ils veulent. Ils ne respectent même pas la loi. »

En me documentant, je découvre que la migration des jeunes guinéens n'a cessé de progresser ces trois dernières années en Europe et représente, avec une moyenne de 30 %, la première nationalité des mineurs non accompagnés pris en charge en France. Le délabrement et la privatisation du système d'éducation, de santé, le chômage, la corruption sont largement dénoncés par ces jeunes qui n'ont eu accès à la mondialisation que par les images Internet. C'est l'absence d'horizon qui les a poussés à partir pour trouver ailleurs ce qu'on leur refuse au pays, une vie normale. Une vie comme sur les images qu'ils regardent devant leurs écrans mal connectés.

Pour Oumar aujourd'hui, c'est sûr il est arrivé. Il ne reviendra plus au pays, sauf peut-être pour des vacances en tant que touriste avec dans sa valise bien étanche des papiers français.

Merci à Souleymane, Mamadou, Nawaz, Fahad, Oumar pour leur disponibilité, leur franchise et leur générosité.
Bravo à eux, car il faut un grand courage pour oser s'exposer publiquement.

Merci au service culture de la Ville de Pézenas et à toute l'équipe SAAM/ANRAS et à l'ASE du département.
Merci à la Médiathèque Edmond-Charlot et au Réseau intercommunal des médiathèques de la Communauté
d'Agglomération Hérault Méditerranée

